

qu'ils ne l'exagéraient, car précisément parce que Mlle Belhomme était physiquement d'une exagération malheureuse, moralement elle était d'une réserve excessive, ne se mettant jamais en avant, ne disant que la moitié des choses, les indiquant, ne les appuyant pas, pratiquant en tout les préceptes qu'elle venait de donner à Perrine et qui étaient les siens mêmes.

En réalité, la situation était encore beaucoup plus difficile que ne le disait Mlle Belhomme, et cela aussi bien par suite des convoitises qui s'agitaient autour de M. Vulfran, que par le fait des caractères des deux mères qui avaient engagé la lutte pour que leur fils héritât seul, un jour ou l'autre, des usines de Marancourt et d'une fortune qui s'élevait, disait-on, à plus de cent millions.

L'une, Mme Stanislas Paindavoin, femme du frère aîné de M. Vulfran, avait vécu dévorée d'envie, en entendant que son mari, grand marchand de toile, lui gagnât l'existence brillante à laquelle ses goûts mondains lui donnaient droit, croyait-elle. Et comme ni ce mari, ni la chance n'avaient réalisé son ambition, elle continuait à se dévorer en attendant maintenant que, par son oncle, Théodore obtint ce qui lui avait manqué à elle, et prit dans le monde parisien la situation qu'elle avait ratée.

L'autre, Mme Bretonneux, sœur de M. Vulfran, mariée à un négociant de Boulogne, qui cumulait toutes sortes de professions sans qu'elles l'eussent enrichi : agence en douane, agence et assurance maritimes, marchand de ciment et de charbon, armateur, commissioinaire-expéditeur pour le roulage et les transports maritimes, — voulait la fortune de son frère autant pour l'amour même de la richesse que pour l'enlever à sa belle-sœur qu'elle détestait.

Tant que M. Vulfran et son fils avaient vécu en bons termes, elles avaient dû se contenter de tirer de leur frère ce qu'elles en pouvaient obtenir en prêts d'argent qu'on ne remboursait pas, en garanties commerciales, en influences, en tout ce qu'un parent riche est forcé d'accorder.

Mais le jour où, à la suite de prodigalités excessives et de dépenses exagérées, Edmond avait été envoyé dans l'Inde, ostensiblement comme acheteur de jute pour la maison paternelle, en réalité comme fils puni, les deux belles-sœurs avaient pensé à tirer parti de cette situation ; et quand ce fils en révolte s'était marié malgré la défense de son père, elles avaient commencé, chacune de son côté, à se préparer pour que leur fils fût, à un moment donné, prendre la place de l'exilé.

Les mères, au lieu de convaincre M. Vulfran, celle-ci que Théodore seul pouvait être son second, celle-là que Casimir seul était un vrai fils pour lui, l'avaient plutôt disposé à croire, de Théodore, ce que disait la mère de Casimir, et de Casimir ce que disait celle de Théodore, c'est-à-dire qu'en réalité il ne pouvait pas plus compter sur l'un que sur l'autre, ni pour le présent ni pour l'avenir.

De là, chez lui, des dispositions, à leur égard, qui étaient précisément tout autres que celles que chacune d'elles avait si âprement poursuivies : ses neveux, rien que ses neveux ; nullement et à aucun point de vue des fils.

Et, même, dans ses procédés à leur égard, on pouvait facilement voir qu'il avait tenu à ce que cette distinction fût évidente pour tous, car, malgré les sollicitations de tout genre, directes et détournées, dont on l'avait enveloppé, il n'avait jamais consenti à les loger au château où cependant les appartements ne manquaient pas, ni à leur permettre de partager sa vie intime, si triste et si solitaire qu'elle fût.

— Je ne veux ni querelles ni jalousies autour de moi, avait-il toujours répondu.

Et, partant de là, il avait donné à Théodore la maison qu'il habitait lui-même avant de faire construire son château, et à Casimir celle de l'ancien chef de la comptabilité que Mombieux remplaçait.

Aussi leur surprise avait-elle été vive et leur indignation exaspérée, quand une étrangère, une gamine, une bohémienne, s'était installée dans ce château où ils n'entraient que comme invités.

Que signifiait cela ?

Qu'étais cette petite fille ?

Que devait-on craindre d'elle ?

C'était ce que Mme Bretonneux avait demandé à son fils, mais ses réponses ne l'ayant pas satisfaite, elle avait voulu faire elle-même une enquête qui l'éclairât.

Arrivée assez inquiète, il ne lui fallut que peu de temps pour se rassurer, tant Perrine joua bien le rôle que Mlle Belhomme lui avait soufflé.

A table, Perrine ne disait absolument rien : le matin, elle partait avec M. Vulfran ; après le déjeuner, elle montait tout de suite à sa chambre ; au retour de la tournée des usines, elle travaillait avec Mlle Belhomme ; le soir en sortant de table elle montait de nouveau à sa chambre ; alors, quand on comment la prendre pour l'avoir seule et librement la retourner ?

De guerre lasse, Mme Bretonneux, la veille de son départ, se décida à aller trouver dans sa chambre, où Perrine, qui se croyait débarrassée d'elle, dormait tranquillement.

Quelques coups frappés à sa porte l'éveillèrent ; elle écouta, on frappa de nouveau.

Elle se leva et alla à la porte à tâtons :

— Qui est là ?

— Ouvrez, c'est moi.

— Mme Bretonneux ?

— Oui.

Perrine tira le verrou, et vivement Mme Bretonneux se glissa dans la chambre, tandis que Perrine pressait le bouton de la lumière électrique.

— Couchez-vous, dit Mme Bretonneux, nous serons mieux pour causer.

Et, prenant une chaise, elle s'assit au pied du lit de façon à avoir Perrine devant elle ; puis tout de suite elle commença :

— C'est de mon frère que j'ai à vous parler, à propos de certaines recommandations que je veux vous adresser. Puisque vous remplacez Guillaume

auprès de lui, vous pouvez prendre des précautions utiles à sa santé et dont Guillaume, malgré tous ses défauts, l'entourait. Vous paraissez intelligente, bonne petite fille, il est donc certain que, si vous le voulez, vous pouvez nous rendre les mêmes services que Guillaume ; je vous promets que nous saurons le reconnaître.

— Justement, vous pouvez nous prouver votre attachement. Mon frère a besoin d'être défendu contre les émotions brusques qui, en le surprenant, pourraient le tuer. Ainsi, ces messieurs me disaient qu'en ce moment il faisait faire recherches sur recherches dans les Indes pour obtenir des nouvelles de son fils, notre cher Edmond.

Elle fit une pause, mais inutilement, car Perrine ne répondit pas.

— Ils m'ont dit que lettres et dépêches passaient par vos mains et que vous les traduisiez à mon frère. Eh bien ! il serait très important, au cas où ces nouvelles deviendraient mauvaises, comme nous le prévoyons que trop, hélas ! que mon fils en fût averti le premier ; il m'enverrait une dépêche et, comme la distance d'ici à Boulogne n'est pas très grande, j'accourrais soutenir mon pauvre frère : une sœur surtout une sœur aînée, trouve d'autres consolations dans son cœur qu'une belle-sœur. Vous comprenez !

— Oh ! bien sûr, madame, que je comprends ; il me semble, au moins.

— Alors, nous pouvons compter sur vous ?

— Je ferai tout ce que je pourrai pour M. Vulfran,

— Et ce que vous ferez pour lui, vous le ferez pour nous, comme ce que vous ferez pour nous vous le ferez pour lui. Tout de suite, je vais vous prouver que, quant à nous, nous ne serons pas ingrats. Qu'est-ce que vous diriez d'une robe qu'on vous donnerait ?

Perrine ne voulut rien dire, mais comme elle devait une réponse à cette offre, elle la mit dans un sourire.

— Une belle robe avec une petite traîne, continua Mme Bretonneux.

— Je suis en deuil.

— Mais le deuil n'empêche pas de porter une robe à traîne. Vous n'êtes pas assez habillée pour ôter à la table de mon frère et même vous êtes très mal habillée, fagotée comme un chien savant.

Perrine savait qu'elle n'était pas bien habillée, cependant elle fut humiliée d'être comparée à un chien savant, et surtout de la façon dont cette comparaison était faite, avec l'intention manifeste de la rabaisser.

— J'ai pris ce que j'ai trouvé chez Mme Lachaise.

— Mme Lachaise était bonne pour vous habiller quand vous n'étiez qu'une vagabonde, mais maintenant qu'il a plu à mon frère de vous admettre à sa table, il ne faut pas que nous ayons à rougir de vous ; ce qui, nous pouvons le dire entre nous, a lieu en ce moment,

Sous ce coup, Perrine perdit la conscience du rôle qu'elle jouait :

— Ah ! dit-elle tristement.

— Ce que vous êtes drôle avec votre blouse, vous n'en avez pas d'idée.

Et l'évocation de ce souvenir fit rire Mme Bretonneux comme si elle avait cette fameuse blouse devant les yeux.

— Mais cela est facile à réparer, et quand vous serez belle comme je veux que vous le soyez, avec une robe habillée pour la salle à manger, et un joli costume pour la voiture, vous vous rappellerez à qui vous les devez. C'est comme pour votre lingerie, je me doute qu'elle vaut la robe. Voyons un peu.

Disant cela, d'un air d'autorité elle ouvrit les uns après les autres les tiroirs de la commode, et méprisante, elle les referma d'un mouvement brusque en haussant les épaules avec pitié.

— Je m'en doutais, reprit elle, c'est misérable, indigne de nous.

Perrine, suffoquée, ne répondit rien.

— Vous avez de la chance, continua Mme Bretonneux, que je sois venue à Marancourt, et que je me charge de vous.

Le mot qui monta aux lèvres de Perrine fut un refus : elle n'avait pas besoin qu'on se chargeât d'elle, surtout avec de pareils procédés ; mais elle eut la force de la refouler : elle avait un rôle à remplir, rien ne devait le lui faire oublier ; après tout, c'étaient les paroles de Mme Bretonneux qui étaient mauvaises et dures, ses intentions, au contraire, s'annonçaient bonnes et généreuses.

— Je vais dire à mon frère, reprit Mme Bretonneux, qu'il doit vous commander chez une modiste d'Amiens, dont je lui donnerai l'adresse, la robe et le costume qui vous sont indispensables, et de plus, chez une bonne lingère, un trousseau complet.

Fiez-vous en à moi, vous aurez quelque chose de joli qui, à chaque instant, je l'espère au moins, me rappellera à votre souvenir. Là-dessus, dormez bien, et n'oubliez rien de ce que je vous ai dit.

XXXV

“ Faire tout ce qu'elle pourrait pour M. Vulfran ” ne signifiait pas du tout, aux yeux de Perrine, ce que Mme Bretonneux avait cru comprendre ; aussi se garda-t-elle de jamais dire un mot à Casimir des recherches qui se poursuivaient aux Indes et en Angleterre.

Elles étaient aussi vagues que contradictoires les nouvelles qui arrivaient de Dakka, de Dehra et de Londres ; surtout elles étaient incomplètes, avec des trous qui paraissaient difficiles à combler, surtout pour les trois dernières années. Mais cela ne désespérait pas M. Vulfran et n'ébranlait pas sa foi.

(A suivre)